

## SCIENCE.

## HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE N. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XXX.

(Suite.)

Nous avons laissé M. de Maisonneuve complétant les premiers travaux de sa colonie de Montréal. L'hiver se passa sans incident remarquable; le Père Jésuite qui desservait cet établissement, rendant compte à son supérieur de sa mission, fait de grands éloges de la conduite des colons de M. de Maisonneuve.

A Noël eut lieu une inondation qui fit beaucoup appréhender pour le sort de l'établissement de la Pointe-à-Callières. M. de Maisonneuve fit voir que si son établissement était épargné par les eaux, il érigerait une croix sur la montagne. L'inondation s'arrêta, et, sans délai, M. de Maisonneuve fit ouvrir un chemin vers la montagne; une croix ayant été faite, M. de Maisonneuve la porta sur ses épaules, aidé de ses gens, en procession à la montagne où on célébra la messe, après quoi le modeste monument fut érigé; ce lieu fut longtemps un lieu de pèlerinage pour les pieux habitants de Montréal.

Les Iroquois ignoraient ce qui se passait à Montréal; mais l'été suivant un parti de Hurons surpris par eux crut trouver le moyen de se tirer d'affaire en informant leurs ennemis de ce qui se passait. Les Iroquois laissèrent pour le moment de côté les Hurons pour aller attaquer le petit fort de la Pointe-à-Callières; c'était vers le mois de juin; mais ils furent repoussés après avoir tué deux hommes et fait quatre prisonniers aux Français surpris hors du fort; alors les Iroquois se retournèrent contre les Hurons qui furent bien punis de leur espèce de trahison.

En septembre 1643, arriva à Montréal un homme qui, plus tard, a joué un grand rôle dans la colonie, c'était M. Louis d'Aillebout, associé de la Société de Montréal, et qui venait avec sa Dame se consacrer au service de la religion et de la France en Canada.

M. D'Aillebout fut chargé en 1643 et 44, de faire élever des bastions autour de l'habitation; car on était sans cesse harcelé et menacé par les Iroquois qui étaient toujours en embuscade dans les bois et dans le voisinage des champs où travaillaient les colons. Cachés dans tous les accidents du terrain et au milieu des halliers, les rôleurs iroquois attendaient des journées entières pour surprendre, soit un homme, soit une femme, soit un enfant et leur casser la tête.

On dressa des chiens à découvrir les Iroquois, pour donner l'éveil chaque fois que ces intelligents animaux dépistaient quelqu'un de ces redoutables maraudeurs. Une chienne, qui est célèbre dans l'histoire que M. Dollier de Casson a faite de Montréal, sous le nom de Chienne Pilote, rendit de cette sorte d'immenses services au nouvel établissement; avec elle, comme guide et zélatrice des autres chiens, les Iroquois avaient peu de chances de pouvoir demeurer longtemps dans leurs cachettes sans être découverts.

Un jour, un parti de 300 Iroquois réussit à surprendre 30 Français occupés à quelque distance du fort; mais ces trente braves opposèrent une résistance si ferme, si courageuse et si bien dirigée, qu'ils réussirent à opérer leur retraite vers le fort, non pas néanmoins sans avoir eu deux ou trois hommes de tués et un plus grand nombre de blessés; mais les pertes des Iroquois étaient beaucoup plus considérables, et ils furent obligés d'abandonner toute idée d'attaquer le fort.

En 1644, Mlle. Mance fit ériger son hôpital, non pas à la Pointe-à-Callières, où l'on redoutait les inondations; mais sur l'emplacement même où est aujourd'hui l'Hôtel-Dieu de Montréal. A peine cet hôpital était-il ouvert qu'il fut de suite rempli de malades et de blessés.

Dans l'année 1644-45, M. de Maisonneuve passa en France, à cause de la mort de son père, et M. d'Aillebout prit sa place, comme gouverneur de Montréal.

M. de Montmagny sentant que, malgré le courage et la supériorité personnelle des Français, sa colonie avait considérablement à souffrir de ces luttes continuelles avec les Iroquois, désirait faire la paix; mais il voulait que cette paix fut honorable et il ne voulait pas que les Iroquois pussent croire qu'il était forcé d'y avoir recours; il attendait donc une occasion favorable.

Au printemps 1644, une soixantaine de jeunes Hurons, réunis à quelques Algonquins, avaient réussi à traverser l'entrée du Richelieu, où se trouvaient assemblés grand nombre d'Iroquois, sans être aperçus de ceux-ci.

Ils attaquèrent et défirent un parti Iroquois dans le haut du Richelieu, firent trois prisonniers et réussirent à revenir sans être inquiétés par le gros de l'armée iroquoise. Les Hurons donnèrent un prisonnier aux Algonquins et gardèrent les deux autres. On descendit aux Trois-Rivières et là, les Algonquins commencèrent à tourmenter leur pauvre prisonnier qui était un chef iroquois; mais les Français parvinrent à le sauver au moyen de présents, et M. de Montmagny le fit venir à Québec, où il le soigna, car il avait été horriblement maltraité déjà.

M. de Montmagny voulut acheter des Hurons leurs deux prisonniers; mais ceux-ci répondirent qu'ils n'étaient point des marchands, mais des guerriers, et que, d'ailleurs, comme ils n'étaient que des jeunes gens, ils ne pouvaient s'occuper de transactions qui étaient le privilège exclusif des chefs et des vieillards.

Les Hurons remontèrent donc dans leur pays, emmenant leurs prisonniers. Le Père Brebeuf et quelques soldats français profitèrent de cette occasion pour retourner aussi au pays des Hurons.

Dès le printemps, un des plus grands chefs des Algonquins, *Pies-karet* partit en guerre, ayant avec lui seulement six guerriers. Il remonta le Richelieu, qui n'était pas encore tout à fait libre de glaces, et entra dans le lac Champlain pour y faire l'embuscade dans les îles.

Il ne fut pas longtemps dans ces parages sans trouver l'occasion de faire coup. Un jour il entendit le rapport d'un coup d'arquebuse et aussitôt il fit monter son canot à terre, et se cacha avec ses guerriers dans le bord du bois. C'étaient deux canots iroquois montés, l'un par sept hommes, l'autre par huit, qui faisaient la chasse. Bientôt un des canots vint en vue et à portée des arquebuses de *Pies-karet*; une décharge des Algonquins fait tomber le canot iroquois, noie un homme, en tue d'autres et fait tomber le reste sous les coups de *Pies-karet*. Le second canot ne tarda pas à se montrer et à partager le même sort. *Pies-karet* donc après avoir tué une dizaine d'Iroquois, en avoir fait deux prisonniers et mis les autres en fuite dans le bois, reprit avec ses deux captifs, le chemin de son pays.

Ce *Pies-karet* était un des héros les plus fameux parmi les sauvages, non-seulement sa réputation était connue et célébrée chez les Français, les Hurons et les Algonquins; mais encore chez les Hollandais, chez les Anglais et chez les Iroquois eux-mêmes, ses ennemis. *Pies-karet* était devenu chrétien; mais il avait conservé toute la rudesse d'un guerrier sauvage: la seule chose qu'il eût abandonnée de ses mœurs primitives était l'usage de tourmenter ses prisonniers qu'il traitait bien.

Les chroniques des cinq cantons iroquois, recueillies par Caldwell et Colden, racontent plusieurs traditions sur *Pies-karet*. *Pies-karet*, disent ces chroniques, partit une fois au printemps seul pour aller combattre les Iroquois. Pour dépister ses ennemis dont il traversait le pays il mettait ses raquettes sans devant derrière pour faire croire à une marche opposée, puis de temps en temps il gagnait les hauteurs où la neige était fondue, pour marcher sur la terre et dérober la trace de ses pas. Ainsi faisant, il arriva dans le voisinage d'un village iroquois: il se tint caché tout le jour et pénétrant la nuit dans une cabane, il tua plusieurs Iroquois endormis et leur leva la chevelure. Au matin, les Iroquois se mirent à battre l'estrade, mais sans pouvoir découvrir le réduit où *Pies-karet* se tenait caché: la nuit suivante même exploit et le second jour même inençés pour les Iroquois. Alors ceux-ci résolurent de faire bonne garde: *Pies-karet* s'en aperçut et se tint coi jusqu'au matin, puis, avant le jour ayant, en rôdant, rencontré une sentinelle endormie il lui cassa la tête; mais non cette fois sans que sa victime ne donnât l'alarme en poussant un cri. Ce cri mit sur les traces de *Pies-karet* tous les guerriers du village; mais il n'y avait pas dans toutes les forêts de l'Amérique un jarret de vigneur de celui de *Pies-karet*, et il se jouait de ses poursuivants, qu'il avait soin de tenir à petite distance, afin de les acharner à la chasse qu'on lui donnait.

Les guerriers iroquois les plus avancés, perdant tout à coup les traces de *Pies-karet*, s'imaginent qu'il a enfin disparu tout à fait; ils campent et s'endorment épuisés de fatigue; mais *Pies-karet* est là qui les guette et qui bientôt vient leur casser la tête, pour reprendre ensuite le chemin de son pays, chargé de chevelures quo seul il a conquis contre tout un village iroquois.

Les deux prisonniers faits par *Pies-karet* dans sa dernière expédition furent remis à M. de Montmagny, en sorte que les trois prisonniers iroquois, parmi lesquels était un chef, étaient entre les mains du gouverneur de la colonie; c'était un moyen d'amener des négociations.